

**UNE AUTRE VILLE
QUE LA MIENNE**



L'indéFINIE

Dominick Dunne

**UNE AUTRE VILLE
QUE LA MIENNE**

•

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alexis Vincent

Postface de François Rivière :
« La Foire aux Vanités de Dominick Dunne »

S É G U I E R

Titre original: *Another City, Not My Own*.

Copyright © 1997 by Dominick Dunne.

All rights reserved to Estate of Dominick Dunne throughout the world.

Postface: « La Foire aux Vanités de Dominick Dunne » par François Rivière.

Première publication dans: *L'Honorable Juge Katz*, Paris, Les Quatre Chemins, 2005.

Couverture:

· Photographie : © Vince Bucci / AP / SIPA.

· Conception graphique: Mina Perrichon & Moshi Moshi studio, Paris.

Mise en page: Aurélie Carpentier.

ISBN : 978-2-84049-759-2

ISSN : 2606-5029

© Éditions **S É G U I E R**, Paris, 2018, pour la présente traduction.

Séguier: 3, rue Séguier – 75006 Paris – 01 55 42 61 40

contact@editions-seguier.fr

Catalogue en ligne : www.editions-seguier.fr

S É G U I E R

éditeur de curiosités



1

Oui, oui, c'est vrai. Dans son travail, le journaliste consciencieux met de côté son opinion personnelle, et il tente d'atteindre la neutralité d'un objectif photographique en gardant pour lui sa vision des choses. Mais l'homme dont il est question dans ce livre n'adhérait pas à ce diktat, en tout cas pas en matière d'affaires criminelles, un sujet qui l'avait concerné personnellement dans le passé. À cause de cela, son reportage fut rejeté par certains, tant chez les journalistes que chez les juristes, ce à quoi, du reste, il était parfaitement indifférent. Il n'hésitait pas à clamer haut et fort et à souligner, dans la presse comme à la télévision, que ceux qui suivaient avec enthousiasme ses enquêtes sur les meurtres étaient bien plus nombreux que ceux qui les critiquaient. «Marchez dans Madison Avenue avec moi, et vous verrez par vous-même le nombre de parfaits inconnus qui m'arrêtent pour me parler», avait-il répondu à la lettre haineuse d'un homme qui l'accusait d'avoir «diabolisé O. J. Simpson dans les pages de votre magazine prétentieux pendant deux ans et demi».

Son nom, celui dont il signait ses articles et par lequel on le présentait à la télévision, était Augustus Bailey, mais tout le monde l'appelait Gus. Ce nom apparaissait fréquemment dans les journaux, ses conférences affichaient toujours complet et on lui demandait de lire des éloges funèbres aux enterrements de gens importants, ou de présenter les intervenants

lors d'événements publics organisés dans les salles de bal de grands hôtels. Il fréquentait des gens qui lui disaient : « On vous envoie notre jet », lorsqu'ils l'invitaient pour le week-end.

Avant tout, il y a une chose que vous devez comprendre à propos de Gus Bailey : il savait ce qui allait se passer avant même que cela se produise. Ses prémonitions tenaient moins aux faits eux-mêmes qu'à son instinct propre, qu'il avait appris à respecter durant les six dernières années de sa vie. Il déclara un jour au téléphone à son fils cadet Zander : « Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que quelque chose de fâcheux va m'arriver. »

Son journal intime livre en effet de nombreuses allusions à sa disparition durant les mois qui précédèrent la découverte de son cadavre dans sa maison de campagne de Prud'homme, où il regardait la mini-série tirée de son roman *A Season in Purgatory*. Ce roman racontait l'histoire d'un jeune homme fortuné qui s'était tiré d'une affaire de meurtre grâce à la situation de son riche et influent père. Se sortir d'une affaire de meurtre était un thème récurrent dans son travail. Que ce soit dans ses articles ou dans ses livres, il se montrait aussi impitoyable envers ceux qui y parvenaient qu'envers les avocats qui échafaudaient les défenses mensongères qui permettaient souvent à leurs clients d'échapper à la justice. La publication de *A Season in Purgatory* avait apporté une grande notoriété à Gus et à cette affaire irrésolue du meurtre de Greenwich, dans le Connecticut, rebaptisé Scarborough Hills pour éviter toute poursuite judiciaire. Un succès tel que la police avait même rouvert l'enquête. Gus avait la conviction profonde que cette affaire n'avait pas abouti parce que la police s'était laissée intimider par le pouvoir et la fortune

de la famille de l'assassin, capable d'influencer jusqu'aux plus hauts responsables de la région.

— C'est exactement la même chose que dans l'affaire Woodward*, expliquait Gus qui en avait tiré un de ses premiers romans, *The Two Mrs Grenvilles*. La police a tout bonnement été éblouie par le prestige d'Elsie, la mère du mort, que j'ai nommée Alice Grenville, et Ann Woodward n'a jamais été inculpée pour le meurtre de son mari.

Comme chaque fois que Gus laissait sa passion pour la justice guider sa plume, il froissait des susceptibilités, fâchait d'éminentes familles et se créait des ennemis.

— Vous semblez avoir contrarié beaucoup de gens importants, lui déclara Gillian Greenwood.

C'était une affirmation et non une question. La journaliste de la BBC l'interviewait dans son appartement de New York pour un documentaire sur sa vie intitulé *Les Procès d'Augustus Bailey*. Gus, qui avait l'habitude des caméras, opina du chef.

— Oui, c'est exact.

— Y a-t-il des gens qui vous détestent à cause de ce que vous écrivez sur eux ?

— Oh, la liste est longue ! s'exclama Gus.

— Cela ne vous ennuie pas ?

— C'est un des risques du métier, je suppose.

— Cela ne vous ennuie pas ? répéta Gillian.

* En 1955, Ann Woodward tua de deux coups de feu son riche mari William, qu'elle déclara avoir pris pour un cambrioleur. Le grand jury décida de ne pas engager de poursuites contre elle, bien que son mari ait manifesté peu avant l'intention de divorcer. Truman Capote évoque l'affaire dans son roman posthume *Prières exaucées*.

— Parfois, si. Ça dépend qui, en fait. Est-ce que cela m’ennuie qu’un tueur ou un violeur me déteste ? Ou les avocats qui les ont fait acquitter ? Sûrement pas. Je suis même fier d’être détesté par certains, comme Leslie Abramson* par exemple.

— Oui, oui, Leslie Abramson, dit Gillian. Elle nous a dit que vous n’étiez pas dans ses petits papiers quand nous l’avons interviewée pour ce documentaire.

Gus, qui était catholique non pratiquant, prit un air angélique.

— Merci, mon Dieu, de ne pas m’avoir mis dans les petits papiers de Leslie Abramson !

— Que se passe-t-il quand vous rencontrez les gens sur lesquels vous avez écrit ? Vous devez les croiser parfois, vous qui sortez tant et voyez tant de monde.

— Cela arrive, admit Gus, et même souvent. La plupart du temps, c’est assez civilisé. On s’évite poliment. Un soir, une dame élégante de New York, M^{me} de la Renta, m’a tourné le dos lors d’un dîner chez Chessy Rayner et ne m’a pas adressé un seul mot durant l’heure et demie que nous avons passée à table. J’ai trouvé ça assez amusant. Parfois, c’est moins civilisé, et il y a eu quelques accrochages en public.

— Voilà de quoi j’aimerais que vous me parliez.

Gus se mit à rire.

— Je pense avoir agacé pas mal de vos compatriotes quand j’ai écrit dans *Vanity Fair* qu’à mon avis, l’aristocrate anglais Lord Lucan, qui a assassiné la nounou de ses enfants en la prenant

* Leslie Abramson, avocate américaine née en 1943, qui assura la défense d’Erik Menendez lors des procès au cours desquels son frère Joseph et lui furent jugés pour le meurtre de leurs parents.

pour sa femme et qui a ensuite disparu de la surface de la Terre, était toujours vivant et bien portant et qu'il était financièrement entretenu dans son exil par une poignée d'hommes très riches qui trouvaient amusant d'aider un meurtrier à échapper à la loi. Certains de ces hommes ont été très agacés par cet article.

— Laissez-moi deviner, intervint Gillian. Vous avez contrarié le très puissant James Goldsmith, et il est très procédurier.

— Bizarrement non, pas Jimmy Goldsmith, qui aurait pourtant eu toutes les raisons de m'en vouloir. Il a préféré traiter toute l'histoire comme une énorme blague. «Gus ici présent pense que Lucky Lucan se cache dans une de mes propriétés au Mexique», a-t-il déclaré à une soirée de Wendy Stark à Hollywood, à laquelle nous assistions tous les deux, et toute l'assemblée a éclaté de rire.

— Mais qui, alors ?

— Selim Zilkha, par exemple, un très riche Irakien qui vivait à Londres et qui avait dîné avec Lucky Lucan le soir précédant le meurtre. Il vit maintenant à Bel-Air. Il a fait un esclandre public lors de la première de la comédie musicale *Sunset Boulevard* à Los Angeles, quand il a reproché à une de ses invitées, la comtesse de Dudley, de m'avoir salué avec une bise sur chaque joue. Il m'a appelé par un mot en cinq lettres que je ne saurais répéter devant une caméra.

— Et qu'est-il arrivé ?

— La comtesse, qui n'était elle-même pas étrangère à la controverse, a répondu à Zilkha en termes très clairs qu'elle embrassait qui elle voulait, et que de plus : «Gus est un ami très cher depuis de nombreuses années.»

— Dites-m'en plus...

— Un autre incident est survenu dans votre pays, poursuivit Gus. Un autre des hommes que j'ai mentionnés, John Aspinall, un type très riche qui possède le club de jeu au-dessus d'Annabel's* où Lord Lucan faisait le compère, a fait une scène terrible à un bal chez les Rothschild à Londres. Il voulait qu'Evelyn me jette dehors.

— Et avez-vous été jeté dehors ?

— Bien sûr que non ! Mais entre nous, si Lucan est mort comme ils le disent tous, pourquoi ne me traitent-ils pas comme un doux illuminé ? Pourquoi manifestent-ils une telle hargne à mon endroit ?

Gus disait toujours que s'il connaissait autant de monde, c'est qu'il n'avait jamais dîné chez lui de toute sa vie d'adulte. Il semblait attirer les confidences comme un aimant.

— Les gens me racontent des choses, ils l'ont toujours fait. Des choses qu'ils ne disent à personne d'autre, expliqua-t-il lors d'une interview dans le *Harper's Bazaar* à la sortie de *A Season in Purgatory*.

À une époque révolue, cette frénésie sociale lui avait valu une réputation de futilité auprès de gens importants. Comme Gus l'avait finalement compris, elle s'inscrivait en réalité dans une succession d'événements qui avait sa logique ; sa carrière antérieure dans le cinéma et la télévision n'avait été qu'un marchepied vers le métier qui lui correspondait vraiment. Avec le recul, il avait conscience que l'échec et la déchéance

* Annabel's, célèbre et très chic night-club de Londres fondé en 1963.

auxquels l'avait mené sa première vie avaient constitué une étape nécessaire par laquelle il devait passer pour trouver sa véritable vocation et accomplir son destin.

Il croisait beaucoup de monde lors de ses sorties nocturnes. Les gens qu'il connaissait étaient pour la plupart détenteurs d'informations dont il avait besoin, ou amis de quelqu'un les détenant. Il avait de surcroît la chance incroyable de toujours rencontrer au bon moment la personne qui connaissait celui ou celle qui possédait la pièce du puzzle qui lui manquait.

Au cours des sept années durant lesquelles l'affaire von Bülow fut le scandale le plus débattu dans la bonne société new-yorkaise depuis l'affaire Woodward des décennies plus tôt, tous ceux qui avaient rencontré Claus ou Sunny von Bülow avaient quelque chose à raconter à Gus, qui couvrait alors le procès pour le magazine *Vanity Fair*.

— Claus a coupé Sunny de tous ses vieux amis, lui déclara Diego del Vayo alors qu'ils déjeunaient chez Mortimer. La dernière fois que j'ai vu Sunny, c'était aux funérailles de Peggy d'Uzes à l'église Saint-James. Nous voulions tous lui parler, mais Claus l'a escortée directement vers sa limousine et personne n'a pu l'approcher. Et quand la voiture a démarré, elle m'a fait un signe de la main par la vitre et nos regards se sont croisés. Elle avait l'air si triste... Pauvre Sunny.

— Newport s'est scindé en deux clans, lui raconta Kay Kay Somerset à un dîner donné par la comtesse Lisette de Ramel dans sa maison de Bellevue Avenue. Le premier croit Claus coupable, le second le jure innocent. La plupart des gens soutiennent les enfants, bien sûr, Ala et Alex, des jeunes gens délicieux, mais

il y a quelques dames très importantes qui affirment vigoureusement que Claus est innocent. On ne peut simplement plus inviter M^{me} John Nicholas Brown et M^{me} John Slocum au même dîner, c'est vous dire combien la ville est divisée.

— Tu sais, Gus, si cela t'intéresse, je peux organiser une rencontre entre toi et les enfants de Sunny von Bülow, Ala et Alexander von Auersperg, lui déclara Freddie Eberstadt, une des plus vieilles amies de Gus, alors qu'ils bavardaient un soir dans un coin de l'appartement de Chessy Rayner. Isabel et moi sommes allées au mariage de Sunny à Greenwich quand elle a épousé Alfie von Auersperg. Nous connaissons Ala et Alexander pratiquement depuis toujours. Ce sont des jeunes formidables, pas du tout des gosses pourris et drogués comme Claus et sa bonne amie M^{me} Reynolds le racontent partout. Ils n'ont jamais parlé aux médias, mais Pammie Woolworth — je suis sûre que tu connais Pammie Woolworth, la cousine de Barbara Hutton — est une des meilleures amies de Sunny et elle pense qu'Ala et Alexander accepteraient de te parler, à cause de Becky et de ce qui vous est arrivé, à Peach et à toi.

— Gus, voulez-vous venir à Newport et passer la nuit à Clarence Court? lui demanda le prince Alexander von Auersperg, le fils de Sunny von Bülow. Vous pourrez voir par vous-même la salle de bains où tout est arrivé. Rien n'a été changé ni déplacé, c'est exactement dans le même état que cette nuit-là. Les cadeaux de Noël de maman n'ont même pas été ouverts.

— Bonjour Gus, c'est Andrea Reynolds. Claus et moi nous demandions si vous vouliez venir déjeuner ce dimanche,

quand nous serons tous rentrés de ce sinistre endroit qu'est Providence, dans l'État du Rhode Island ? C'est à treize heures quinze, nous passerons à table à quatorze heures. Nous serons environ seize, suivant qu'Ormolu et Fran seront en ville ou pas. Neuf cent soixante-cinq. Oui, c'est l'appartement où vivaient Claus et Sunny. Maintenant, il faut que je vous gronde, Gus. Il est faux que je porte les vêtements et les bijoux de Sunny comme vous l'avez écrit.

— Passe déjeuner aujourd'hui, Gus, lui dit Mollie Wilmot quand ils se croisèrent sur les marches de l'église Saint-Edward de Palm Beach après la messe dominicale. Dimitri de Yougoslavie sera là, et quelques autres personnes que tu connais.

Mollie, qui passait ses étés à Saratoga et ses hivers à Palm Beach, était devenue célèbre quand un pétrolier russe s'était échoué contre le mur de sa propriété d'Ocean Boulevard. Gus, envoyé sur place par *Vanity Fair* afin de suivre le procès pour viol de William Kennedy Smith, résidait au Brazilian Court Hotel.

— Je travaille le dimanche, Mollie, lui répondit-il. Je dois rendre mon premier article sur le procès demain, et je vais me contenter de déjeuner rapidement à mon hôtel.

— J'habite à côté de la propriété des Kennedy sur Ocean Boulevard, lui fit-elle remarquer.

— Vraiment ?

— Personne ne s'offusquera si tu grimpes sur une chaise et que tu jettes un œil par-dessus le mur de ma piscine pour regarder la terrasse où le viol s'est produit, ou ne s'est pas produit, suivant l'opinion que tu as de l'affaire, et tout le monde en ville la connaît déjà.

— C'est irrésistible, rétorqua Gus. Bien sûr, je viens. Combien y a-t-il de Kennedy dans la maison en ce moment ?

— Willie y loge ainsi que toutes les sœurs – Jean, Eunice et Pat. Ethel vient de temps en temps. Tu dois toutes les connaître, n'est-ce pas ?

— J'ai assisté au mariage d'Ethel à Greenwich quand elle a épousé Bobby, et Peach et moi habitons à côté de chez Pat à Santa Monica quand elle était mariée à Peter Lawford. Je suppose qu'on peut considérer que je les connais.

— J'en étais sûre.

— Je serais mortifié si l'un d'entre eux me voyait les espionner par-dessus ton mur, mais je vais tenter ma chance.

— Comment cela se passe-t-il quand vous vous croisez au tribunal ?

— Nous nous ignorons.

— Oh, dis-moi Gus, est-il exact que Patty machin-chose, la prétendue violée...

— La *présumée* violée, la corrigea Gus.

— La *présumée* violée, répéta Mollie. Est-il exact qu'elle t'a téléphoné l'autre soir au Brazilian Court Hotel alors que tu étais déjà couché pour te proposer de l'interviewer après le procès ?

— À quelle heure est le déjeuner ?

— Au fait, Gus, lui déclara son amie Anne Siegal un soir chez Mortimer, juste avant qu'il ne parte pour la Californie couvrir le procès Menendez, Herb et moi avons ce chauffeur de limousine de Los Angeles que nous employons tous les ans quand nous descendons au Bel Air Hotel. Rufus... J'ai oublié

son nom de famille, mais Herb s'en souviendra. Non seulement il est formidable, sérieux, consciencieux, etc., etc., mais – écoutez bien, Gus – il a conduit les frères Menendez quand ils se sont installés au Bel Air Hotel un jour ou deux après qu'ils ont assassiné leurs parents. Apparemment, ces deux orphelins ont fait pas mal la fête et pas trop leur deuil. Oh, oui, Rufus vous racontera tout. Il a des histoires qu'on a du mal à croire sur eux et ce D^r Oziel, leur psychologue, alors qu'ils étaient assis tous les trois sur la banquette de sa voiture. Appelez le bureau d'Herb le matin et Sarah, sa secrétaire, vous faxera la copie de la carte de Rufus.

— Tiens, Gus, je connais un chauffeur de limousine de la Nouvelle-Orléans qui a été auparavant photographe à West Hollywood, lui dit Herkie Saybrook lors d'un déjeuner au Knickerbocker, le club d'Herkie que Gus avait rebaptisé le Butterfield dans *People Like Us*. Quand il était encore photographe, ce type a pris des photos, disons pas exactement de nu mais presque de nu, pas vraiment gay mais à moitié gay, d'Erik Menendez avant les meurtres, lorsqu'il était encore au lycée de Beverly Hills et qu'il voulait devenir mannequin. Apparemment, le jeune Erik n'était pas aussi innocent que son avocate Leslie Abramson voudrait nous le faire croire. Voulez-vous que je vous mette en rapport avec lui ?

Gus disait toujours oui à toutes les ouvertures qu'on lui proposait.